

PHOTO

NOUVELLE
FORMULE

L'ÉMOTION PAR L'IMAGE DEPUIS 1967

PORTRAIT(S)

NICK BRANDT

DEANNA DIKEMAN

OMAR VICTOR DIOP

DAVID LACHAPELLE

YOHANNE LAMOULÈRE

RAFAEL PAVAROTTI

PHILIP SHARKEY

ET COOPER & GORFER

EXPOS ET FESTIVALS
NOS RENDEZ-VOUS
INCONTOURNABLES

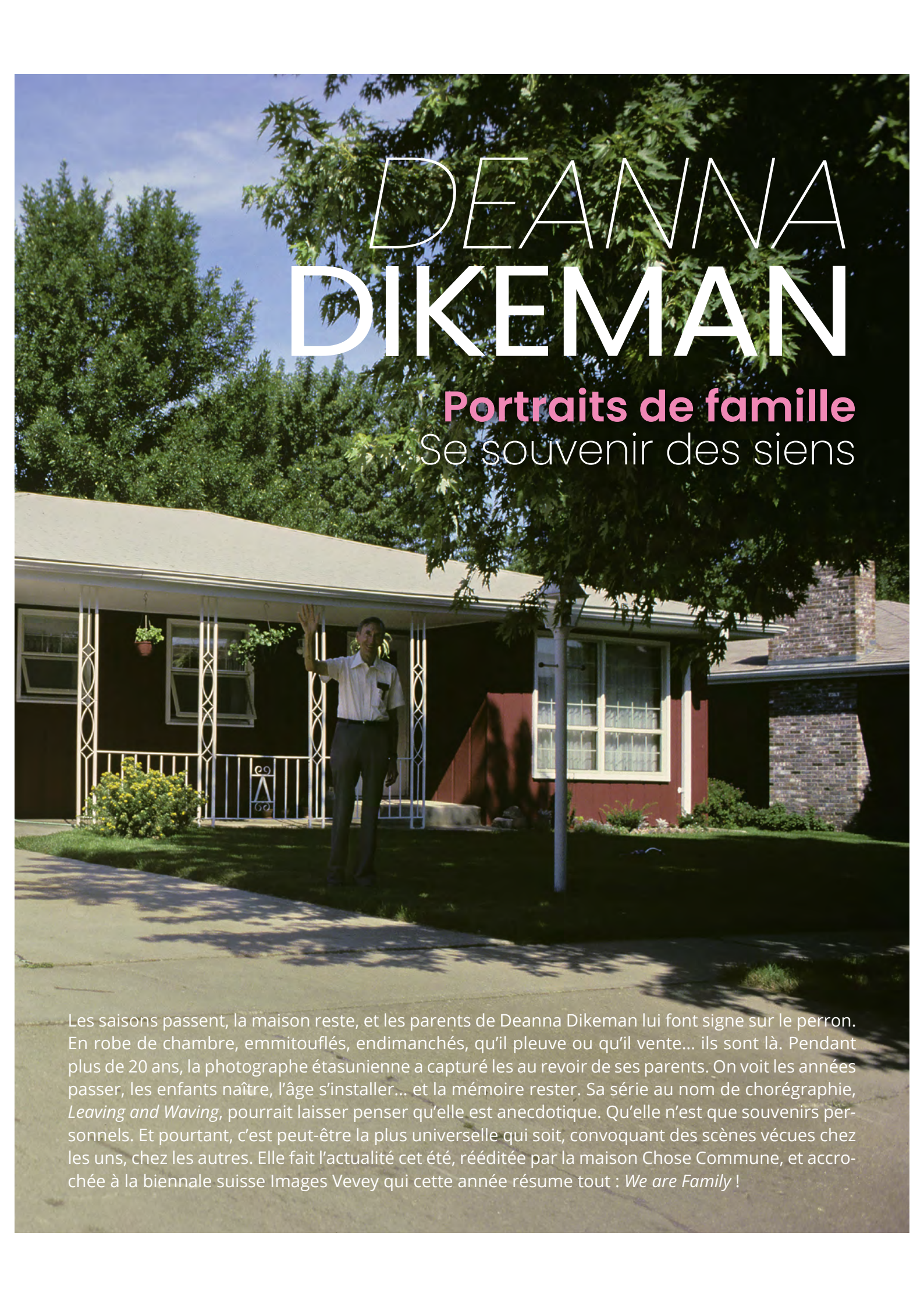
568 / été 2026

L 14978 - 568 - F: 8,80 € - RD



Juillet 1991



A photograph of a man in a light-colored short-sleeved shirt and dark trousers standing on the porch of a single-story house. He is waving his right hand. The house has a white roof and a porch with white decorative railings. There are large green trees in the background and a brick chimney on the right side of the house.

DEANNA DIKEMAN

Portraits de famille
Se souvenir des siens

Les saisons passent, la maison reste, et les parents de Deanna Dikeman lui font signe sur le perron. En robe de chambre, emmitouflés, endimanchés, qu'il pleuve ou qu'il vente... ils sont là. Pendant plus de 20 ans, la photographe étasunienne a capturé les au revoir de ses parents. On voit les années passer, les enfants naître, l'âge s'installer... et la mémoire rester. Sa série au nom de chorégraphie, *Leaving and Waving*, pourrait laisser penser qu'elle est anecdotique. Qu'elle n'est que souvenirs personnels. Et pourtant, c'est peut-être la plus universelle qui soit, convoquant des scènes vécues chez les uns, chez les autres. Elle fait l'actualité cet été, rééditée par la maison Chose Commune, et accrochée à la biennale suisse Images Vevey qui cette année résume tout : *We are Family* !



Décembre 1995



Mars 2004



Décembre 2004



Août 2006



Août 2004



Juin 2012



Juin 2015

« J'ai longtemps cru que mes photos étaient trop personnelles pour être considérées comme de l'art. »

Deanna, les gens ont-ils toujours été au centre de votre pratique photo ?

Non, mon premier projet photographique portait sur le développement des quartiers de banlieue à Kansas City, où je vis. J'ai toujours été trop timide pour photographier des gens, à l'exception de ma famille. Cependant, ils me fascinent, et j'apprécie beaucoup le portrait. Dites de moi que je suis une timide extravertie !

Vous avez beaucoup pris en photo votre propre famille, comme c'est souvent le cas : enfant, on commence par photographier ses parents.

Tout à fait. Mon père prenait beaucoup de photos de famille, alors quand il m'a offert un appareil, je le suivais partout et je faisais comme lui : pique-niques, Noël, anniversaires, vacances...

Comment est née *Leaving and Waving* ? Aviez-vous à l'esprit d'en faire une série dès le départ ?

Pas du tout. En 1990, mes parents ont vendu la maison où j'ai grandi et ont déménagé tout près, dans la maison rouge de style ranch que l'on voit sur les images. Je regrettais de ne pas avoir pris plus de photos de la maison de mon enfance, alors j'ai commencé à photographier mes parents chaque fois que je leur rendais visite. Même si la maison avait changé, les personnes au cœur de mes souvenirs étaient les mêmes. Je photographiais mes parents, mes tantes et mes oncles dans le cadre d'un projet que j'ai intitulé *Relative Moments*. Je documentais tout ce qu'ils faisaient dans leur vie quotidienne : faire la vaisselle, tondre la pelouse, désherber le jardin... J'ai pris ce premier cliché d'adieu en 1991 juste pour le plaisir, parce que tout était coloré et que j'avais une pellicule Kodachrome dans mon appareil. Maman portait un chemisier rose vif et un short indigo, et il y avait le ciel bleu, l'herbe verte

et la maison rouge. Elle avait l'air si douce et si drôle en me faisant signe au bout de l'allée. En tant que fille et en tant que photographe, c'était une scène irrésistible. En 1992, j'ai pris une deuxième photo de Maman et Papa me faisant signe, cette fois en noir et blanc. J'ai tiré cette image et l'ai rangée dans une boîte. À partir de 1996, j'ai commencé à prendre des photos d'adieu à chaque fois que je partais. C'est devenu notre rituel de départ : charger les valises dans la voiture, se serrer dans les bras, se faire signe de la main, puis partir. Pendant 17 ans, les photos se sont accumulées dans mes carnets de négatifs et de planches contact. En 2008, en les regardant, j'ai découvert une histoire qui se déroulait au fil du temps. J'ai réalisé ce que j'avais commencé, et j'ai su que je voulais le terminer. Papa est décédé en septembre 2009. J'ai continué à photographier Maman seule en train de faire signe.

Quel lien représentaient ces clichés quand ils étaient en vie et que représentent-ils aujourd'hui ?

Tant que mes parents étaient en vie, le fait de prendre la photo était plus important que l'image elle-même. C'était une façon pour moi de partir. Aujourd'hui, ces photos sont mon lien avec les souvenirs de toutes ces visites.

C'est votre histoire personnelle, et pourtant elle touche à l'universel. Saviez-vous que le banal et le quotidien pouvaient créer un langage universel ?

Je n'ai jamais étudié l'art. Je pensais au départ qu'une grande photographie était de celles qu'on trouvait dans *National Geographic*. J'ai pris conscience de la valeur du banal lorsque j'ai découvert Stephen Shore, William Eggleston, Emmet Gowin et Larry Sultan, et que je me suis surpris à réagir à leurs photos avec curiosité et émerveillement. Voir

leurs photos m'a donné la permission d'explorer moi-même ce genre d'images.

Aujourd'hui, on assiste à un véritable retour à la photographie vernaculaire longtemps ignorée mais dont la pleine valeur archivistique est désormais reconnue. Cela fait-il partie de votre culture photographique ?

Oui, tout à fait. Les photos de famille étaient précieusement conservées chez nous. Il n'y en avait pas beaucoup, car on ne prenait pas de photos sur pellicule comme on prend aujourd'hui d'innombrables clichés avec les smartphones. Après avoir pris sa retraite, mon père a méticuleusement étiqueté et classé ces diapositives. Chacune était annotée de la date, du lieu et des noms des personnes qui y figuraient. Je pense qu'il considérait ses photos comme des archives familiales que ma sœur et moi chéririons un jour comme des souvenirs précieux.

Le portrait est une œuvre à plusieurs voix. C'est la relation entre le photographe, le sujet et le lieu.

Comment donnez-vous vie à ce dialogue ?

Simplement en photographiant notre quotidien. Rien n'a jamais été mis en scène ni posé. Je prenais simplement mon appareil photo et m'arrêtais pour prendre une photo. Bien sûr, il y avait parfois un petit jeu de « faire un signe de la main à l'appareil photo » de la part de Maman et Papa, mais ils l'auraient fait de toute façon...

Faut-il absolument aimer les gens que l'on photographie pour bien le faire ?

C'était certainement le cas pour moi. C'est un amour profond et indéfectible qui m'a donné envie de préserver ces souvenirs avec mon appareil photo. Mais quand je pense à d'autres projets et aux personnes que j'ai photographiées, je me rends compte que si ce n'est pas l'amour,

c'est au moins la curiosité et la fascination qui sont nécessaires pour que je réussisse une photo. J'ai besoin d'être attirée par un aspect de la personne ou de la situation pour les voir clairement et créer une image qui compte. Tout aussi importants sont le respect que j'ai pour les personnes que je photographie et la confiance qu'elles me témoignent.

Qu'apportez-vous de vous-même dans vos portraits ? Vos émotions et votre empathie ont-elles leur place ?

Bien sûr ! J'y mets tout mon cœur et toute mon âme. Pendant de nombreuses années, j'ai cru que mes photos étaient trop personnelles pour être considérées comme de l'art. Je les gardais pour moi, estimant qu'elles n'étaient pas assez importantes pour être partagées. Je me souviens de la première fois où j'ai montré une pile de tirages à un ami, professeur de photographie à l'université. Il a longuement parlé d'une photo de mon père debout devant son barbecue dans le jardin. En l'écoutant, j'ai commencé à voir l'image différemment, non plus comme une fille prenant un cliché personnel. Mon ami m'a aidée à reconnaître et à apprécier ce que j'avais créé.

Que signifie pour vous le portrait « parfait » ? Comment savez-vous que vous avez capté le « bon » ?

Mon premier professeur de photographie disait qu'il y a en toute bonne photographie un fantôme. J'ai beaucoup réfléchi à cette idée, et pour moi, cela signifie qu'il doit y avoir un peu de mystère ou une petite imperfection. Je sais que je tiens le bon portrait lorsque je peux voir une trace d'esprit ou d'âme visiblement présente. Souvent, je ne le reconnais même pas sur le moment. Je le découvre plus tard, lorsque je choisis le cliché le plus saisissant. Pourtant, l'émotion qu'une



photo me transmet n'est pas toujours la même que celle qu'elle suscite chez les autres. On m'a souvent dit que cette série évoquait le regret, celui de ne pas avoir fait ce que j'ai fait. D'autres voient mes parents et se mettent à me raconter des histoires sur leurs propres adieux à leurs proches. Je reçois des messages profondément touchants.

Parlez-nous de vos travaux plus récents.

Tout récemment, j'ai travaillé sur une série destinée à une exposition en collaboration avec une autre artiste, Judith Black, qui a elle aussi photographié sa famille. Nous avons créé un dialogue à partir de nos archives respectives. Ce fut passionnant pour moi de redécouvrir des photos que j'avais négligées lorsque je les avais prises. Certaines sont floues ou mal exposées. À l'époque, je les

considérais comme des erreurs et je les avais mises de côté. Mais aujourd'hui, je les regarde autrement, telle une éditrice. Il y a quelque chose de libérateur à se défaire de vieilles contraintes critiques et à regarder d'anciennes photos avec un regard neuf.

Interview réalisée pour PHOTO en mai 2026, par Cyrielle Gendron

EXPOSITION

10^e Images Vevey, biennale des arts visuels
Du 5 au 27 septembre. Vevey, Suisse.
Voir p.110. images.ch

LIVRE

Leaving and Waving, éditions Chose
Commune, 112 pages, 50 €.
chosecommune.com

deannadikeman.com / @deannadikeman